

altérée, ou par une excessive *maigreur*, ou par quelque *intumescence*, soit générale, soit affectant une grande partie du corps; ou par quelque *vice de la peau* (*impetigo*) tenant à une cause générale, avec difformité évidente, et quelque symptôme morbifique. Delà, trois ordres de cachexies; (*marcores, intumescentiæ, impetigines.*)

I^{er}. ORDRE.

Des maladies caractérisées par une excessive maigreur. (Marcores.)

Dans le premier ordre, je compte quatre genres, 1. les *Fièvres lentes* (*Tabes*); 2. les *Fièvres hectiques*; 3. la *Phthisie*; 4. le *Marasme*, (*Atrophia*). Les deux et même les trois premiers, qu'on confond souvent sous le nom de *maladies de langueur*, sont pour l'ordinaire des maladies secondaires, mais qui méritent d'être traitées à part, vu qu'elles exigent des moyens de guérison particuliers, et que d'ailleurs la maladie primitive est souvent légère, inaperçue, et toujours fort courte en comparaison.

Toutes les maladies de cet ordre ont entr'elles le plus grand rapport, le marasme dégénérant souvent en fièvre lente, la fièvre lente en fièvre hectique, et la fièvre hectique en

phthisie. Toutes exigent 1.^o une nourriture douce et facile à digérer; 2.^o des toniques propres à soutenir les forces. La diète blanche et le kina sont la base du traitement.

1.^{er} GENRE.*Des Fièvres lentes (Tabes).*

Leurs symptômes principaux sont un amaigrissement rapide et une fièvre uniforme et constante, marquée par la chaleur et la sécheresse de la peau, et par la fréquence du pouls, qui pour l'ordinaire est foible et petit. Quelquefois la maladie se termine au bout de quelques semaines; plus communément sa durée est de plusieurs mois. La cause prochaine est presque toujours une inflammation sourde à la surface de quelqu'un des viscères, inflammation souvent inaperçue, masquée sous l'apparence d'une autre maladie, et alors toujours lente, obscure et absolument intraitable par les saignées et les antiphlogistiques ordinaires.

En me bornant aux fièvres lentes qu'on voit le plus fréquemment à Genève, en les caractérisant par la maladie primitive qui y a donné lieu, et sans parler des fièvres scrofuleuses, vénériennes, ou cancéreuses, j'en compte huit espèces, assez distinctes les unes des autres.]

1. Les *Fièvres bilieuses* se prolongent souvent au-delà de leur durée ordinaire, et dégénèrent en fièvres lentes. On ne peut pas déterminer le moment où la maladie commence à mériter cette dénomination. Mais si au bout de six semaines révolues, une fièvre bilieuse dure encore, sans redoublemens marqués, et sans symptômes de saburre, on est fondé à supposer qu'elle est entretenue par une inflammation sourde dans le bas ventre; et alors il faut recourir à la diète blanche et au kina. Si la maladie se termine par la mort, celle-ci est ordinairement précédée par une extrême et subite augmentation de foiblesse, par du météorisme, de fréquentes douleurs de colique, de la diarrhée, des sueurs colliquatives, de l'œdème dans les extrémités, etc.; à l'ouverture, on trouve communément les intestins, ou recouverts d'une légère croûte purulente, sans aucun foyer particulier de suppuration, croûte par laquelle ils contractent entr'eux, et avec les organes voisins, des adhérences non naturelles; ou parsemés à leur surface de points gangréneux, qui quelquefois percent l'intestin, et produisent un épanchement; ou uniformément sphacelés d'une gangrène blanche et sans phlogose, dans une partie plus ou moins étendue; ou enfin, et ce sont surtout les gros intestins qui présentent

cette apparence, extrêmement contractés et d'un calibre beaucoup plus petit que dans l'état de santé.

2. La *Péripneumonie* dégénère non-seulement en phthisie proprement dite, par l'effet d'une suppuration dans l'intérieur du poulmon, mais encore en fièvre lente, de la nature de celles dont il est ici question, par l'exsudation d'une croûte purulente qui produit entre les poulmons et la plèvre ces adhérences qu'on rencontre si souvent dans les cadavres. Ces adhérences sont presque toujours plus ou moins irritées à leur formation, et donnent lieu à la continuation de la fièvre et des douleurs, avec une toux sèche et de l'oppression, symptômes qui durent fort long-temps, et aboutissent quelquefois à une phthisie, mais sont plus souvent encore susceptibles de guérison par des vésicatoires réitérés, par le lait d'ânesse, par le régime, et les adoucissans.

3. Les *Coliques inflammatoires* sont susceptibles de la même dégénération; et la fièvre lente qui en résulte est caractérisée par des douleurs vagues de colique, de la tension et de la sensibilité dans le bas ventre, des selles irrégulières, souvent des maux de cœur et des vomissemens. Elle se guérit pour l'ordinaire par la ciguë et la jusquiame, en doses graduel-

lement augmentées, et par les fomentations, les cataplasmes émolliens, les embrocations huileuses, les lavemens adoucissans, etc. — Si les malades périssent, l'ouverture présente les mêmes désordres que dans la première espèce, mais avec des apparences de phlogose plus distinctes.

4. Une fièvre lente est assez fréquemment la conséquence d'un *rhumatisme aigu*, lorsqu'il affecte le cœur. A l'ouverture, on trouve communément cet organe extrêmement grossi, et quelquefois recouvert d'une croûte plus gélatineuse que purulente (1). Les meilleurs

(1) Cette croûte se trouve entre le péricarde et le cœur. J'ai vu un cas dans lequel, gélatineuse encore du côté du cœur, elle s'étoit convertie du côté du péricarde en une substance solide, fibreuse et charnue, de l'épaisseur de près d'un demi-pouce. Le malade étoit un jeune garçon de dix ans, qui, trois ans auparavant, avoit eu un catarrhe inflammatoire, à la suite duquel il étoit demeuré sujet à des accès de suffocation et d'oppression, qui ne l'empêchoient pas de se porter fort bien en apparence dans les intervalles, et de prendre beaucoup d'exercice, sans en être éprouvé. Ces accès devinrent très-fréquens dans le cours d'une fièvre rhumatismale, qui dura quatre semaines, et qui paroissoit cependant sur sa fin, lorsqu'un accès plus violent que les autres, l'emporta presque subitement. — J'ai vu un autre cas dans lequel, après un an de fièvre lente, ca-

remèdes sont ici, outre le lait d'ânesse et le régime, un long usage d'antiphlogistiques et d'adoucissans, tels que le sucre de lait et le nitre, et une attention soutenue à éviter tout ce qui peut accélérer la circulation, et particulièrement le mouvement musculaire: celui de gestation, s'il est bien doux, ne fait point de mal.

caractérisée par un pouls fréquent, inégal et intermittent, avec beaucoup d'oppression et de palpitation au moindre mouvement, et cela à la suite d'un rhumatisme aigu, qui s'étoit porté sur le cœur; la malade, qui étoit une jeune fille de 10 à 12 ans, se guérit enfin complètement par le repos et le nitre. Deux ans après elle fit une chute grave sur la tête et en mourut. J'étois curieux de voir comment la nature avoit opéré la guérison d'une maladie qui me paroissoit évidemment avoir pour cause une affection organique du cœur. J'en obtins l'ouverture, et je trouvai le péricarde adhérent au cœur de tous côtés. Cette adhérence avoit probablement été produite par l'exsudation d'une matière coagulable, en conséquence de l'irritation inflammatoire et rhumatismale des deux surfaces. Lorsque l'irritation avoit cessé, l'adhérence s'étoit formée, de la même manière que cela a souvent lieu dans d'autres inflammations membraneuses. Mais ce qu'il étoit difficile de prévoir, c'est que cette adhérence complète de deux organes, qui sont naturellement détachés l'un de l'autre, ne gêneroit absolument point la circulation; et la même difficulté se présente jusqu'à un certain point pour l'explication du cas précédent.

Lorsque le rhumatisme se porte sur le *foie*, il peut de même dégénérer en une fièvre lente, d'une nature un peu différente de celle que produit l'affection du cœur. Elle a plus d'analogie avec celle qui est le résultat de l'inflammation de poitrine; à l'ouverture des cadavres, on trouve communément le volume du foie fort augmenté. C'est particulièrement dans cette espèce que l'acide nitrique, dont on a vanté l'efficacité dans l'hépatite chronique des pays chauds, peut être employé avec avantage.

5. Les *Maladies éruptives* et spécialement la *rougeole* se terminent quelquefois par une fièvre lente, qui ressemble à la seconde espèce, mais qui en diffère par la diarrhée et la faiblesse qui l'accompagnent, symptômes qui exigent plus particulièrement l'emploi des astringens et des toniques (N.^{os} 27, 29, 3, 4), outre le lait et le régime.

6. Celle qui suit la *dyssenterie* est aussi caractérisée par la diarrhée et la faiblesse, mais avec des douleurs dans la partie inférieure des intestins, douleurs qui tiennent à l'irritation inflammatoire, lente et sourde du rectum. Ici les lavemens anodins, mucilagineux et adoucissans sont particulièrement nécessaires.

7. Lorsque la *Diarrhée* est produite par des vers, ou par quelque autre cause irritante, elle

se termine souvent aussi par une fièvre lente, qui, outre les remèdes ordinaires, exige spécialement des astringens.

8. Enfin, il y a des fièvres lentes qui se manifestent *spontanément*, sans avoir été précédées par aucune maladie apparente, si ce n'est le marasme, qui, quand il est mortel, se termine toujours ainsi.

On peut encore ranger au nombre des fièvres lentes, le *Diabète*, maladie extrêmement rare chez nous, mais dont j'ai pourtant vu un ou deux exemples, et qui, quand elle est complètement développée, est toujours accompagnée de tous les symptômes qui caractérisent ces sortes de fièvres. Elle consiste essentiellement dans une excrétion d'urines tellement abondante qu'elles surpassent de beaucoup la boisson. Mais ces urines ne sont pas de la même nature que dans l'état de santé. Elles contiennent beaucoup de matière sucrée, et deviennent susceptibles de fermentation. Le principal moyen de guérison est, dit-on, un régime entièrement animal, et la privation absolue de tous les alimens végétaux (1). — Il y a une autre espèce de diabète, dans lequel les urines,

(1) Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*. Vol. VII, pages 307 et suiv. Vol. VIII, pages 147, 168, etc.

quoique très-abondantes, conservent leurs propriétés naturelles. Celle-là porte le nom de *Diabète insipide*, par opposition au *Diabète sucré*, dont je viens de parler. Mais il n'est que bien rarement accompagné de fièvre lente, et l'on doit plutôt le considérer comme un symptôme de quelque maladie nerveuse, que comme une maladie distincte et cachectique. Il se guérit ou spontanément, ou par des remèdes toniques et astringens.

2.^d GENRE.

Des Fièvres hectiques.

Les *Fièvres hectiques* diffèrent des fièvres lentes par leur cause prochaine, qui est toujours un foyer de suppuration dans certaines parties du corps, et par des redoublemens irréguliers semblables à des accès de fièvre intermittente, avec un frisson bien prononcé, et de vives couleurs sur les joues pendant la chaleur. Il semble que cette maladie suppose toujours l'absorption du pus dans le sang. Car lorsqu'il se forme un foyer de suppuration dans des organes dépourvus de vaisseaux lymphatiques, comme dans le cerveau, il n'en résulte jamais une semblable fièvre.

Le traitement roule principalement comme

dans les fièvres lentes, sur la diète blanche, le kina et les toniques. On remédie à la diarrhée colliquative par la poudre de Dover en pilules (N.° 127), aux sueurs par l'acide sulfurique (N.° 30), aux aphtes par les gargarismes de borax (N.° 41).

Je distingue quatre espèces de fièvre hectique :

1. Celles dans lesquelles la *suppuration* est *extérieure*, comme dans les grands ulcères, ou les plaies étendues. C'est une erreur de croire qu'il faille toujours dans ces cas là entretenir une suppuration abondante. Il faut souvent la réprimer, quand on peut le faire sans irritation. Une des grandes améliorations qu'on ait faites de nos jours dans la chirurgie, est la nouvelle méthode d'amputation en épargnant la peau, pour guérir la plaie par la première intention (1).

(1) Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. I, pages 556 et suiv. Il semble que depuis le temps que M. Bell a publié cette méthode, et qu'on la pratique avec le plus grand succès, soit en Angleterre, soit en d'autres pays, elle auroit dû être généralement adoptée. Elle ne l'est cependant point encore en France, au moins à Paris. J'apprends qu'après les amputations, on y continue à panser la plaie avec de la charpie sèche, pour la faire suppurer abondamment; d'où il résulte qu'au lieu de se guérir en quelques jours, comme je l'ai vu, et comme cela arrive presque toujours quand on a soin d'éviter

2. Celles qui tiennent à un *abcès* dans l'intérieur d'un *viscère* du bas-ventre, et principalement du foie. Dans les Indes, où cette maladie est commune, on recommande beaucoup le mercure. Mais dans nos climats, il produit trop aisément la salivation. J'ai lieu de croire que l'acide nitrique qu'on a proposé de lui substituer réussiroit beaucoup mieux.

3. Celles qui tiennent à un *abcès* dans le *tissu cellulaire* qui entoure les viscères du bas-ventre, soit en conséquence d'une colique inflammatoire, soit à la suite de quelque chute, de quelque coup de froid, ou de quelque autre cause accidentelle qui produit une inflammation sourde, locale, et aboutissant néanmoins à un foyer de suppuration dans l'intérieur du bas-ventre. Cette espèce qui a beaucoup d'analogie avec la troisième espèce des fièvres lentes, n'est pas rare. Ici le pus se fait quelquefois jour au nombril, à l'aîne, ou dans le rectum. Il faut autant que possible favoriser cette terminaison, qui est la seule favorable, puisqu'on n'a aucun autre

tout contact des corps étrangers avec la chair vive, cette plaie ne se cicatrise qu'après un long intervalle de tems; et souvent le malade périt par une fièvre hectique qu'on auroit probablement évitée, si l'on avoit adopté le même pansement que pour une légère coupure, c'est-à-dire une simple réunion des parties sans suppuration.

moyen d'aborder l'abcès : la maladie n'exige d'ailleurs qu'un traitement général.

4. Les *abcès lombaires* qui se forment pour l'ordinaire sourdement, sans aucun symptôme préalable d'inflammation, et qui donnent cependant lieu à une grande accumulation de pus dans la fosse iliaque, se terminent aussi par une fièvre hectique, d'autant plus dangereuse, qu'elle ne se manifeste guères que lorsque la maladie est incurable. Si l'on ouvre le dépôt et qu'on donne accès à l'air, le mal empire, les os se carient et le malade meurt plus promptement. C'est pourquoi l'on a proposé de ne donner issue au pus que successivement et par de simples piqûres. — Quelquefois il se fait jour spontanément à l'aîne, ou bien il pénètre tout d'un coup dans la cuisse, qui grossit alors prodigieusement. Dans ce dernier cas, on a une plus grande chance de guérison par un séton.

5.° GENRE.

De la Phthisie.

La *Phthisie* est une maladie fébrile et chronique, dépendant d'un ou de plusieurs foyers d'irritation dans les poumons. Elle diffère des autres fièvres hectiques, avec lesquelles elle a d'ailleurs beaucoup de rapport, par la toux,

l'oppression, les crachats purulens, et souvent teints de sang, qui indiquent clairement quel est l'organe affecté. Les redoublemens sont ici beaucoup plus réguliers, et le frisson par lequel ils s'annoncent, est beaucoup moins violent, et souvent imperceptible. — La phthisie est presque toujours une maladie secondaire, suite de la péricapnémie, de la coqueluche, de l'hémoptysie, d'un simple catarrhe, ou d'une fièvre hectique d'un autre genre. Quelquefois aussi elle est spontanée, sans aucune maladie antécédente.

J'en distingue trois espèces ;

1. Les *Vomiques*, sont des sacs purulens dans l'intérieur du poulmon, qui s'annoncent par les symptômes ordinaires de la phthisie, mais plus violens, avec de plus grands efforts d'expectoration et des crachats décidément purulens et plus abondans, surtout quand la rupture du sac en procure l'évacuation. Alors la maladie est susceptible de guérison par l'affaïssement du sac. Elle l'est aussi par son dessèchement sans rupture. Enfin, la vomique peut rester long-temps indolente, et laisser ainsi de grands intervalles lucides.

2. Les *Tubercules* sont un engorgement des glandes lymphatiques des poulmons, d'abord squirrheux et dur, et ensuite ulcéré et comme

cancéreux. Cette maladie tient pour l'ordinaire à une disposition scrofuleuse. Elle est souvent héréditaire, rarement contagieuse (1), (quoiqu'elle passe pour l'être extrêmement) quelquefois spontanée, presque toujours incurable, mais laissant de longs intervalles lucides, pourvu qu'on évite toutes les causes d'irritation.

3. Les *Phthisies secondaires* sont le dernier terme d'une fièvre hectique, dont le foyer primitif n'est pas dans la poitrine, mais dans l'un des viscères voisins du diaphragme; à l'ouverture, il arrive bien quelquefois que quoique les crachats du malade aient eu une apparence

(1) J'ai vu quelquefois des enfans, dans l'âge de puberté ou au-dessus, devenir phthisiques après avoir soigné un père ou une mère atteints de cette maladie. J'ai vu encore des frères et des sœurs en être atteints les uns après les autres dans une même famille; mais je n'ai jamais vu un mari la prendre de sa femme, ou une femme de son mari, quoique plusieurs de ceux que j'ai soignés couchassent ensemble jusqu'au dernier moment. Je n'ai jamais vu non plus, malgré le contact le plus immédiat et le plus fréquemment réitéré, la maladie se communiquer à des personnes d'une autre famille, dans laquelle elle ne fut pas déjà héréditaire; d'où il résulte ou qu'elle n'est jamais contagieuse, ou que si elle le devient dans certaines circonstances, cette contagion n'affecte que ceux qui y ont déjà une forte disposition.

très-purulente, on ne trouve cependant aucune lésion dans les poumons; la phthisie n'est alors qu'apparente et symptomatique; mais pour l'ordinaire les poumons se trouvent avoir participé à l'affection primitive; et indépendamment du foyer principal qui la caractérise, leurs glandes lymphatiques se trouvent engorgées et en suppuration.

Dans toute phthisie, on peut distinguer trois périodes: 1. celle de *l'irritation*, pendant laquelle les symptômes marquent une affection de poitrine, mais qui n'est encore que locale et sans fièvre; 2. celle de la *fièvre*, pendant laquelle le pouls s'accélère, et l'affection devient générale; et 3. celle de la *colliquation*, qui est caractérisée par la diarrhée, les sueurs nocturnes, les aphtes, l'œdème des extrémités, et une excessive maigreur. Ce n'est guères que dans la première et quelquefois dans la seconde de ces trois périodes, que la phthisie est susceptible de guérison. Les remèdes qui m'ont le mieux réussi sont le lait de chèvre, le lait d'ânesse, et ce qui est bien préférable encore, lorsque le malade peut la supporter, la diète blanche absolue, en le privant de tout autre aliment et de toute autre boisson que du lait, les bouillons d'escargots, le lichen d'Islande (N. 88), le lierre terrestre, le kermès minéral,

le foie de soufre (N. 128), la digitale, l'extrait d'aconit, et les toniques non-irritans, comme le kina, l'élixir de vitriol, etc. J'ai vu de bons effets de l'exercice du cheval, de celui de l'escarpolette et des bains froids. J'en ai vu aussi d'une réclusion absolue dans une température douce et uniforme. On a beaucoup recommandé, sous ce point de vue, un séjour long dans une étable de bêtes à corne (1). On a vanté encore les voyages sur mer; on a surtout recommandé pendant l'hiver les climats tempérés du Portugal, de l'Espagne, de l'Italie et des Départemens méridionaux de la France, etc. Mais quoiqu'on fasse, la guérison d'une phthisie bien prononcée, particulièrement de la seconde espèce, est toujours très-difficile, et très-rare. Dans la première, de légers vomitifs fréquemment réitérés, et des fumigations, soit avec de l'eau pure et tiède, soit avec l'æther et la ciguë, ont eu souvent quelques succès. Dans toutes, les anodins qui sembleroient bien indiqués par la toux, et qui en effet sont souvent très-utiles pour la calmer, ne doivent cependant être employés qu'avec beaucoup de réserve, et en très-petites doses.

(1) Voy. la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*. Vol. VI, p. 332.

4.^e GENRE.*Du Marasme.*

Le *Marasme* (*Atrophia*) est un dépérissement, marqué par une excessive maigreur, jointe à beaucoup d'accablement, mais sans fièvre. J'en compte cinq espèces principales :

1. Le *Marasme des petits enfans* à la mamelle, qu'on voit quelquefois sans aucune cause connue dépérir évidemment, prendre une physionomie pâle, ridée et décharnée, qui les fait ressembler à de petits vieillards. Il m'a paru que les enfans nourris par une mère tendre et sensible y sont plus sujets que d'autres. Il y a apparence que cela tient à quelque altération dans le lait, en conséquence de l'affection maternelle, qui trop exaltée, ou mal dirigée, le dénature momentanément. Car pour l'ordinaire, il suffit de donner à l'enfant malade une nourrice plus calme, ou même de le sevrer entièrement, pour lui rendre en peu de jours de la fraîcheur et de l'embonpoint. Et ce qu'il y a de singulier, c'est que le même lait, qui ne lui profitoit point, se trouve quelquefois convenir très-bien à un autre enfant bien portant, mais pour lequel la mère n'éprouve que de l'indifférence; ou même au bout de quelques jours, lorsque son ame est dans une assiette plus tran-

quille, au sien propre; en sorte qu'un simple échange de nourrice et de nourrisson pendant quelque temps peut souvent suffire pour dissiper, avec le marasme, les alarmes qu'il avoit fait concevoir et qui tendoient nécessairement à l'aggraver. — En général, toutes les fois qu'un enfant à la mamelle dépérit sans aucune cause connue, il y a lieu de croire que le lait de sa nourrice ne lui convient pas; et il faut se hâter, ou de lui donner une autre nourrice, ou de suspendre pendant quelques jours l'allaitement, ou de le sevrer tout à fait.

2. Le *Marasme des vieillards*, qui tient à une espèce particulière de dyspepsie, résultant de la faiblesse, ou plutôt de l'engourdissement dans lequel tombent les personnes d'un âge avancé, surtout après de longs excès de travail, d'étude ou de plaisir, et de l'impossibilité où se trouvent des organes usés de faire de bonnes digestions. — Lorsque cette espèce de marasme est susceptible de guérison, il n'exige qu'une nourriture succulente, facile à digérer, et soutenue de quelques remèdes stimulans, tels que le vin et les aromates, qui puissent rendre à l'estomac et aux intestins le jeu qu'ils ont perdu.

3. Le marasme qui a pour cause prochaine ou efficiente une *affection squirrheuse de l'estomac* ou du *pylore*. Les inquiétudes et le cha-

grin sont les causes occasionnelles les plus fréquentes de cette maladie, qui dure quelquefois bien des années, et est pour l'ordinaire mortelle, par la dégénération du marasme en fièvre lente, ou si le squirrhe s'ulcère, en fièvre hectique. Ses symptômes caractéristiques sont une douleur sourde et constante au creux de l'estomac, avec tumeur et dureté, une constipation opiniâtre, des maux de cœur et des vomissemens après le repas, et une grande maigreur accompagnée d'accablement. La tumeur, qu'on ne sent d'abord, en palpant le malade, que bien profondément, et quelquefois point du tout, devient ensuite saillante et très-reconnoissable au tact, lorsque le squirrhe est bien prononcé; et les vomissemens par lesquels le malade ne rend d'abord que les alimens et la boisson, deviennent enfin *fuligineux*, c'est-à-dire, amènent une grande abondance de matières qui ressemblent à de la suie délayée dans de l'eau. Chaque évacuation de ce genre est suivie d'un redoublement de foiblesse, qui va quelquefois jusqu'à faire mourir subitement le malade, avant que la maladie ait parcouru tous ses périodes. Lorsqu'elle est bien caractérisée par tous ces symptômes, il n'y a plus aucune ressource. Mais lorsqu'elle n'est pas encore bien développée, on guérit quelquefois les malades

qui en sont menacés, en leur donnant de la rhubarbe, de la ciguë et des sels neutres.

4. Le *Marasme mésentérique*, autrement appelé *Carreau*, est une maladie chronique, à laquelle sont particulièrement sujets les enfans mal nourris, et qui ont une disposition scrofuluse. Elle a pour cause efficiente des obstructions dans les glandes du mésentère, obstructions qui empêchent le travail de la nutrition, et produisent ainsi la tuméfaction et la dureté du bas ventre, des douleurs de colique, de la diarrhée, des vers, des vomissemens, avec de la pâleur et de la maigreur; symptômes qui, si la maladie ne se guérit pas, dégénèrent tantôt en hydropisie par l'inertie des vaisseaux lymphatiques, et le manque d'absorption qui en résulte, tantôt en fièvre lente et en fièvre hectique par la suppuration des glandes engorgées du mésentère, souvent enfin en phthisie par une affection analogue et secondaire des glandes du poulmon. — Quoique très-dangereuse, cette maladie est souvent, (pourvu que le mal ne soit pas trop avancé), susceptible de guérison, par une bonne nourriture, des frictions sur le ventre, du syrop magistral, du lierre grimpant, tant en poudre qu'en infusion, et surtout un long usage de rhubarbe et de calomel en doses laxatives; en purgeant en outre

le malade , de quatre en quatre jours , d'une manière plus active , avec du séné et quelque sel neutre.

5. Le *Marasme sans cause apparente* est toujours suspect d'avoir été produit par des excès vénériens, et surtout par la masturbation. C'est ce que les Anglais appellent une *consomption dorsale*, parce que les maux de reins sont, avec la considération de la cause, le principal symptôme qui la distingue des autres espèces. — Les remèdes les plus efficaces sont une nourriture douce et fortifiante, telle que les bouillons et les gelées de salep, le kina, les martiaux, les bains froids, joints à l'abstinence des plaisirs vénériens, et de tout ce qui en provoque le désir, surtout la cessation des mauvaises habitudes qui les remplacent.

Si le malade est tourmenté par des pollutions; il conviendra de le faire coucher sur la dure, et sur le côté plutôt que sur le dos, et de lui donner trois ou quatre fois le jour, particulièrement le soir, une bonne cuillerée à café d'un électuaire composé de nitre et de conserve de roses (N.º 75).

II.º ORDRE.

Des Intumescences.

Le second ordre des cachexies est celui des